Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville . . . . . $ 4.00
Un An par la Poste . . . . $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . . . $ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 204 OTTAWA, MERCREDI 30 SEPTEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture, Assemblée Législative

PLUS CATHOLIQUES QUE LE PAPE

Voici dix ans déjà; on était en pleine lutte religieuse, et il s'agissait de savoir si on pousserait la guerre à fond, ou si on traiterait avec l'ennemi. Le nonce, Mgr Czacki, avait été trouver le cardinal Guibert et lui avait prêché la conciliation.

— L'article 7 vient d'être repoussé, avait il dit, mais c'est une victoire à la Pyrrhus, puisque maintenant, au lieu d'expulser les Jésuites, il s'agit de proscrire les autres communautés. Je suis d'avis d'arrêter les frais, et que les religieux demandent l'autorisation.

Là dessus, fureur de tous les royalistes. « Comment! s'écriaient ils, nous avons là une occasion admirable de combattre la République, et on nous l'enlèverait? Mais ce serait une trahison!

—Cependant, objectait le Nonce, avant de m'occuper de politique, mon devoir est d'envisager l'intérêt de l'Eglise.

— Mais quelle sécurité possible y a t il pour elle en dehors de la monarchie, et d'ailleurs, est ce que nous ne sommes pas là pour la défendre, l'Eglise? Et pour la défendre au péril de notre fortune, au péril de notre vie?

—C'est admirable, disait le nonce, ils sont tous plus catholiques que moi!

Et en effet, on voyait bientôt nos royalistes courir dans toutes les communautés, barricadant les portes, échafaudant les fenêtres, disant à tous: Résistez! résistez! Ne vous inquiétez pas de l'avenir, nous allons nous dévouer à votre cause, nous allons nous sacrifier à la grande lutte sociale et religieuse!..

Si bien que les pauvres commerçants épouvantés croyaient qu'il n'y aurait plus de réceptions à Paris, et que le nonce était reparti, un peu honteux, de voir combien il avait moins de foi et d'ardeur que les ultramontains de la capitale.

Mais voilà que deux mois après, quand Mgr Czacki rentre à Paris et qu'il cherche ceux qui avaient tant poussé à la résistance, il les voit tous qui se promènent sur le boulevard, qui vont au théâtre, qui dansent, qui se déguisent.....

Des religieux, il n'en était plus question. Dieu seul savait ce qu'étaient devenus Dominicains et Maristes, Carmes et Chartreux. La prise des couvents avait été une actualité comme les pièces de Sarah Bernhardt, maintenant l'actualité était ailleurs. Ce qu'il fallait désormais, c'était de déchirer le Concordat, pour pousser les choses au pire et amener une perturbation terrible dans laquelle la « gueuse » devait sombrer.

Mais Mgr Czacki, rendu encore plus prudent par la dernière aventure, refusait obstinément d'entrer dans cette petite combinaison, ce qui augmentait la fureur de nos politiciens et ce qui mettait les salons dans un état d'ébullition impossible à décrire.

Chaque jour il était dénoncé au Vatican, partout s'organisaient des neuvaines pour sa conversion et pour celle de Léon XIII, et c'est alors que j'imaginai de faire paraître dans le FIGARO une prétendue lettre du nonce que je demande à citer ici:

« Très Saint Père,

" La situation est grave. Il faut choisir: ou bien traiter avec nos ennemis les républicains, ou bien nous mettre à la merci des conservateurs.

" Je n'ai pas à vous apprendre ce que sont les radicaux de France. Ce sont les adversaires acharnés de la religion. Ils ne croient ni au ciel ni à l'enfer. Ils dirigent des feuilles abominables où l'Eglise est odieusement outragée, où les livres saints sont tournés en dérision, et les ministres de l'Evangile diffamés d'une façon horrible. Quant aux monarchistes, ce sont d'honnêtes gens qui vont à l'église, qui respectent Dieu, la religion, et pour lesquels j'ai beaucoup d'estime.

" Et cependant, Très Saint Père, si je me permets de vous donner un conseil, c'est plutôt de traiter avec les athées, que de compter sur les chrétiens. Et voici pourquoi:

" Les radicaux ont beau être nos ennemis, comme ils savent la puissance de l'Eglise, ils ont un intérêt direct à éviter une rupture, et c'est pour cela qu'ils vous proposent de conserver le Concordat.

" Si donc Votre Sainteté m'autorise à transiger avec eux, nous sauverons notre clergé séculier, nos paroisses, nos évêques, nos curés, nos vicaires... Les pertes sont déjà assez grandes, hélas! Nous aurons au moins préservé cela.

" Si, au contraire, nous comptons sur les conservateurs, nous perdrons tout. Voyant là dedans un moyen d'ébranler la République et de ramener la Monarchie, ils seront d'abord tout feu tout flamme! Ils accourront en foule dans nos temples, ils élèveront des barricades, ils se laisseront traîner en prison, car le vieux sang français se retrouve, et ils sont vaillants et généreux à l'heure de la lutte.

" Pendant un mois ou deux, les feuilles publiques seront remplies de batailles, et d'arrestations, on donnera les biographies des victimes, les autographes, les portraits... Il y a aura des souscriptions superbes, des dons magnifiques, un élan admirable!...

" Puis, peu à peu, peu à peu, tout ce grand bruit tombera, les souscriptions se ralentiront... et au bout d'un an, Très Saint Père, la France se trouvera sans églises, sans paroisses, sans évêques, sans curés, sans vicaires... Si nous faisons un appel pour créer des temples libres, des presbytères libres, des évêchés libres, on ne saura même pas de quoi nous voudrons parler. L'actualité sera ailleurs.

" Et alors, Très Saint Père, nous reverrons à ce moment là ce qui advient aujourd'hui, pour l'expulsion des religieux, qui devait plonger Paris dans la douleur, et auxquels personne ne songe plus du tout.

» Car, Très Saint Père, je ne veux pas vous laisser d'illusions; en ce moment tout le monde danse! Et ceux que vous avez vus à Rome couverts de vêtements de deuil, et ceux qui gémissaient à vos pieds, et ceux qui rugissaient de colère, et ceux qui pleuraient de douleur, et ceux qui avaient la mort dans l'âme ... tout le monde danse!

" Ce sont toujours des hommes à principes et ils ont toujours la mort dans l'âme, mais pour le plaisir ils ont le diable au corps, et je crois que le meilleur est de ne pas leur confier les intérêts de l'Egise, etc., etc."

Après avoir fait insérer cette lettre, j'étais un peu inquiet de la façon dont Mgr Czacki prendrait la chose. Or, dès le lendemain, un de ses fidèles m'écrit que le nonce désire me recevoir, et c'est à partir de ce jour que j'ai eu l'honneur de connaître cet homme de tant de pénétration et d'esprit.

— En vérité, me dit il, comment avez vous pu lire dans ma pensée et résumer sous une forme fantaisiste les impressions que j'ai rapportées des événements? On m'accuse d'être joué par M. Gambetta; croyez bien que je ne me fais aucune illusion sur les républicains, mais, hélas! j'en ai encore moins sur les conservateurs.

" Si les radicaux sont capables de tout, les monarchistes ne sont capables de rien, — que de combattre inutilement la forme du gouvernement. Au lieu de servir l'Eglise, ils se servent d'elle. Quand ils en ont besoin, ils viennent la prendre, comme on ramasse une arme de combat, pour la jeter à la tête de son adversaire.

" Avec eux, on n'arrivera qu'à des persécutions de plus en plus grandes, qui rentrent dans leur plan de campagne, puisqu'ils n'espèrent parvenir à la Monarchie qu'en poussant au pire. Aussi ai je cru de mon devoir d'agir comme je l'ai fait, et tôt ou tard votre clergé s'apercevra que jusqu'ici il a été sacrifié et qu'il a été dupe.

" On me traite d'hérétique, je ne sais, car en France il y a des gens qui sont plus catholiques que le Saint Pere. Et il y a surtout des bonnes dames qui sont terribles, — véritables mères de l'Eglise, qui se mêlent de donner des leçons aux évêques et au Pape, et je crois bien qu'avec elles vous n'aurez pas d'agrément... etc... »

Le nonce ne se trompait point sur les sentiments de beaucoup de royalistes à son égard. Les ultramontains du boulevard l'arrangeaient de la belle manière, et rien n'était plus drôle que d'entendre d'aimables journalistes vous dire à la fin d'un joyeux souper: " Ce Czacki nous scandalise; comment pouvez vous voir cet homme là? "

Or, c'est la même comédie qui a eu lieu pour Mgr Lavigerie. Il a été excommunié comme les autres, parce qu'il ne ressentait pas assez vivement les souffrances de l'Eglise!

Car les bons bourgeois de la Chambre et de la presse s'imaginent de très bonne foi qu'ils souffrent plus des persécutions religieuses que le clergé lui même.

De sorte que voilà encore un prélat pour lequel on a été forcé de faire des neuvaines!

Et comme, en passant à Tours, j'ai su qu'on priait également pour la conversion de Mgr Meignan; et comme j'ai appris, qu'on allait commencer des prières pour Mgr Isoard; et comme enfin, les correspondances de l'Italie nous affirment que, le Vatican étant atteint de la même hérésie, on priait également pour le Sacre Collège, je crois que bientôt on va organiser des neuvaines pour tous nos évêques, archevêques, cardinaux... et pour le Pape lui même, le plus coupable de tous!

C'est ça ce qui va être drôle, quand nous allons voir successivement tous nos prélats bel et bien excommuniés, et remplacés par des députés et des journalistes représentant l'Eglise à leur place!

C'est ça qui sera amusant d'assister à un concile d'archevêques laïques qui, semblables aux Guises, dirigeront une nouvelle ligue, pour défendre la religion contre les curés eux mêmes! Indomptables ligueurs dont le seul *credo* sera « mort à la gueuse ».

Pour parler sérieusement, lecteurs, on peut dire que la question est nettement posée, et qu'il s'agit de choisir entre la lettre de l'évêque d'Annecy et le manifeste du *Moniteur de l'Anjou*. Mgr Isoard dit très clairement:

Les gouvernants actuels ne sont pas la République, ils ne sont pas la France, ils ne sont point nos maîtres et nous ne sommes point leurs sujets. La constitution de tout Etat républicain donne le droit à tout citoyen de prendre sa place au soleil. Nous voulons la prendre. Et si nous ne l'avons pas prise plus tôt, c'est par ce motif que beaucoup de conservateurs et beaucoup de catholiques estimaient qu'il fallait avant tout s'appliquer à l'œuvre inutile, impossible d'un changement dans la forme du gouvernement.

A quoi le *Moniteur de l'Anjou* répond: "Si on se rendait jamais à un pareil raisonnement, le résultat le plus clair de ce suicide serait de *tuer l'idée monarchique en France*".

Toute la question est là, et pas ailleurs. Il s'agit de savoir si on va continuer de sacrifier l'Eglise à la Monarchie, ou si on va oublier la Monarchie pour s'occuper enfin de l'Eglise.

Il s'agit de savoir si les royalistes qui ont dégringolé dans le fossé de la Boulange vont compromettre encore une fois la religion pour sortir de l'abîme.

Trop souvent en France, comme le disait Mgr Czacki, la religion n'a été qu'un moyen de combat. Tandis que les républicains lui ont fait tout le bien possible en la persécutant, les conservateurs lui font tout le mal possible en voulant successivement s'en servir. Et il suffit de relire notre histoire pour le reconnaître.

Sous Louis Philippe, après le sacre de l'archevêché et la profanation des églises, la religion a servi aux royalistes pour combattre les princes d'Orléans.

Sous Napoléon III, quand les Etats du Saint Siège étaient envahis, la religion a servi aux oriéanistes, devenus subitement religieux, pour combattre l'Empire

Et aujourd'hui que nos prêtres sont persécutés, la religion sert non seulement aux royalistes, mais aux bonapartistes également convertis, pour combattre la République et les républicains.

De sorte que ceux là mêmes qui soutenaient la politique impériale en Italie, et qui applaudissaient le duc de Persigny, quand il faisait cette chose abominable de proscrire la société de Saint Vincent de Paul, s'imaginent de bonne foi ressentir plus de douleur que nos évêques, quand les républicains agissent comme M. de Persigny.

C'est qu'en France la peste politique est telle que les choses n'existent plus par elles mêmes, et ne sont plus que des armes de guerre.

On a vu avec la Boulange et ses camelots ce que " l'idée patriotique" pouvait devenir entre les mains de politiciens! On verrait bientôt ce que la religion deviendrait entre les mains d'autres politiciens, si on les laissait faire.

Après la Ligue des patriotes, nous aurions la Ligue des catholiques. Dieu merci, les évêques interviennent pour dire que l'affaire les regarde. Je crois que c'était leur devoir, et j'affirme que c'était leur droit.

SAINT-GENEST.

L'ostension de la Ste Tunique a Treves

Trèves se représente à l'observateur sous deux aspects très différents, car elle a été la résidence de plusieurs empereurs romains et elle est devenue plus tard, comme Metz, ville impériale. De la capitale des Césars, il reste des vestiges d'une incontestable grandeur; le palais de Constantin, avec ses belles arcades couvertes de lierre; les blocs épais des arènes, et surtout la Porta Nigra, cette double porte fortifiée dont les tours de quatre étages, s'avançant en saillie du côté de la campagne, sont reliées par des galeries à jour. Aucun monument n'a donné peut être aux pays du Nord une idée plus juste de la puissance de Rome.

Mais ces débris d'une civilisation égoïste et raffinée nous laissent froids. Les divinités païennes sont loin de nous et le peuple s'est tourné vers un Dieu nouveau. C'est du côté de la ville des empereurs allemands, de la ville du moyen âge que la foule porte aujourd'hui ses pas. Elle se presse sur les vieilles places entourées de maisons gothiques, peintes et décorées de fines statuettes. De toutes les parties du monde les catholiques se donnent aujourd'hui rendez vous à l'antique basilique où la Sainte Tunique, la tunique du Sauveur, est pendant cinquante jours exposée à leur vénération.

La précieuse relique n'avait plus été montrée aux fidèles depuis 1844. A cette époque plus d'un million de pèlerins se rendirent dans la cité des Electeurs. On est persuadé que l'influence des visiteurs sera encore plus considérable cette année. Depuis trois semaines les hôtels sont remplis de pèlerins. Il n'est pas un magasin où l'on ne voie s'étaler aux vitrines une profusion d'images et d'objets représentant la relique. Toutes les maisons sont pavoisées; la bannière papale et celle de l'empire flottent au dessus des portes.

En arrivant sur la place de la cathédrale (Domfriehof) on est surpris d'abord, car le " Dom " de style roman, est réuni par un cloître ogival à l'église Notre Dame, qui est un bijou du dixhuitième siècle.

Les lignes sévères de l'un, l'extrême élégance de l'autre forment un contraste singulier. Pourtant cette masse architecturale présente un ensemble imposant dont les cinq cloches se dressent fièrement dans les airs.

Le " Dom " a ceci de particulier qu'il possède deux absides. C'est ici, l'abside oriental qui s'arrondit majestueusement entre deux fortes tours carrées, accompagnées chacune d'une tourelle étroite. A droite et à gauche, au dessus des portes d'entrée, les pilastres rouges d'un triforium extérieur donnant à la façade un peu plus de couleur et de légèreté.

La basilique actuelle enveloppe les ruines d'un édifice *romain* consacré jadis au culte. Aussi l'intérieur de la cathédrale vous saisit par sa simplicité. Sur les murs nus, de hautes fenêtres à vitraux blancs répandent une lumière crue. La nef est soutenue par quatre piliers formidables qui recouvrent les colonnes de granit du temps primitif, et sur les arcades qui les unissent s'élèvent des faisceaux de colonnettes des baies *romanes*.

Des autels seizième siècle en marbre blanc et noir, aux figurines délicates, s'appuient contre des pilliers, et deux autels semblables ornent l'entrée du chœur. Chose curieuse, ce luxe italien de la Renaissance n'a rien de déplaisant. Il apparait plutôt comme un sourire de l'art dans l'austérité grandiose du lieu. Au fond du chœur, dont les dalles sont en vieille marquete-
[illegible] atel — un
[illegible] à double
[illegible] orte de ni-
[illegible] a marbre
[illegible] rant, l'en-
[illegible] là qu'est
[illegible] é donnée

en 326 à l'église de Trèves par Sainte Helène, mère de l'empereur Constantin. C'est un long vêtement, une sorte de robe à manches larges et courtes, qui mesure 1 mètre 50 de hauteur sur 1 mètre 15 de largeur. Ce vêtement, de couleur brune, est fait de lin, et il a beaucoup souffert de l'humidité, malgré son enveloppe extérieure et le panneau de soie sur lequel on l'avait fixé. Les étoffes qui le protégeaient ainsi remontent presque au quatrième siècle. On distingue dans leur tissu quelques dessins représentant des figures d'oiseaux. Leur ancienneté est d'autant plus certaine pour la précieuse relique dont la première exposition eut lieu le 8 mai 1515, sur la demande de Maximilien.

Les cérémonies qui ont eu lieu, il y a quelques jours, lors de la première exposition de la Sainte Tunique ont été on ne peut plus imposantes. Voici en quels termes un témoin oculaire décrit la scène et note ses impressions:

" A neuf heures précises le gros bourdon s'ébranle; l'archevêque fait son entrée, revêtu d'une chasuble magnifique. Il est précédé de vingt chevaliers de Malte en uniforme rouge, le collier de l'ordre au cou, la glaive au côté. Les évêques de Luxembourg et de Nassau sont auprès de lui.

Mgr Kerum a grand air. Il s'avance en s'appuyant sur sa crosse et bénit la multitude assemblée. En instant il s'arrête au milieu du transept, devant le reposoir où sont groupées les reliques du trésor. Le chef de Ste Hélène, dans un coffret byzantin; le pied de St André, dans une chaussure d'or, et l'un des clous de la Passion. Le cortège monte ensuite l'escalier du chœur, et le prélat écarte le voile blanc qui cache la sainte robe aux yeux des fidèles.

C'est le moment solennel; des nuages d'encens montent au spirale autour de l'étoffe sacrée; une foule immense est prosternée sur les dalles et les tribunes des musiciens retentissent des chants d'une douceur infini.

Il faut avoir vu ces gaillards, ces soldats, ces filles aux tresses bonnes courber le front dans un même sentiment de respect, il faut connaître la ferveur allemande pour comprendre les fêtes actuelles.

A la fin de la messe, Mgr Korum donne la bénédiction pontificale et, entouré d'un nombreux clergé, se tourne vers les assistants qu'il remercie en quelques paroles émues.

L'aspect de la basilique alors, est indescriptible. Avec son profil de camée antique, sa voix sourde et ses gestes l'orateur, l'archevêque s'est emparé de toutes les âmes. On sent qu'il les fait vibrer sous sa parole puissante et qu'on l'applaudirait sans la majesté du lieu.

Quand l'allocution, trop courte, est terminée, l'auditoire se retire lentement par les bas côtés.

Maintenant que les privilègies sont partis, va commencer bannière en tête, le défilé des paroisses qui attendent au dehors. Le défilé durera jusqu'au soir.

—Un célèbre bibliomane disait, l'autre jour, la gouvernante de sa fille:

—Pourquoi ne voulez vous pas qu'Estelle lise ce livre?

—Mais, madame, c'est un des derniers romans de Zola.

—Qu'importe! Moi, à son âge, j'avais déjà écrit un roman que ma mère me défendait de lire.

JULES GREVY

I

Je ne puis en ce moment penser qu'à M. Grévy qui était mon ami depuis trente ans et dont la mort me cause un vif chagrin. Je ne me sens pas en train d'esquisser son portrait. Je n'y renonce pas ce pendant; il se peut que j'y sois amené par la suite. Je me borne pour aujourd'hui à ramasser quelques anecdotes. Elles n'ont rien de bien nouveau, car il vivait depuis longtemps dans une grande publicité et n'entra de sa vie dans aucune intrigue.

A l'Assemblée constituante, dont nous faisions partie tous les deux, il se rendit célèbre en proposant de supprimer le président de la République. Il obtint par son discours un grand succès personnel, mais il ne convainquit personne, et ce grand adversaire de la présidence devint président trente ans plus tard.

Après avoir énergiquement protesté, avec ses amis contre le coup d'Etat, il reprit sa position au barreau et ne tarda pas à s'élever au premier rang. C'était ce que je puis appeler un soldat solide. Je l'entendis dans le procès des Treize, dont je n'avais pu faire partie ni comme avocat ni comme prévenu, malgré la double demande que j'avais adressée au président pour plaider et au procureur pour être poursuivi. Les plus grands avocats se firent entendre et y déployèrent toutes leurs magnificences. Je préférai beaucoup Grévy, qui parla avec calme, sans gestes, sans éclat de voix, mais en donnant de bonnes raisons bien déduites et, pour moi du moins, absolument irréfutables.

Tel il m'avait paru ce jour là, tel je le retrouvai au Corps législatif. Son éloquence faisait un contraste absolu avec les grands mouvements et les belles périodes de Jules Favre et d'Emile Ollivier. Il avait toujours l'air de parler pour convaincre ceux qui l'écoutaient, ce qui était, dans une Chambre française, une originalité très piquante. Il parla très rarement, mais tous ses discours furent remarqués.

Il lui arriva un jour de blesser cruellement ses amis. Jules Favre, Picard et moi, nous avions appuyé la pétition des princes de la famille d'Orléans demandant à rentrer en France. Grévy nous répondit en quelques mots, en déclarant qu'il ne voulait être " ni dupe, ni complice ". Complice de quoi? Il ne pouvait nous accuser de travailler à quelque restauration monarchique. J'aurais accepté le mot de dupe; je reconnais humblement que j'ai été dupé plus d'une fois; mais complice était bien dur. Nous finîmes par n'y plus penser, ce qui était le plus sage. Ne croyez vous pas, comme moi, qu'on se fâche presque toujours pour des mots et qu'il n'y a rien de plus absurde? Dans cette occasion, par exemple, nous savions, à n'en pas douter, que Grévy avait pour nous la plus parfaite estime et une très réelle amitié. Son rôle, dans l'opposition du Corps législatif, fut très important, malgré le petit nombre de ses discours. Il présidait nos réunions avec beaucoup de lucidité et de calme. Il votait toujours conformément au bon sens et à l'utilité pratique, et il avait l'art de ramener les récalcitrants à son avis. Nous n'avions pas de querelle entre nous; quand il s'élevait une chicane, Grévy était là pour la terminer promptement avec autant de douceur que de fermeté.

Le jour du 4 Septembre, après l'envahissement de la Chambre, nous nous promenâmes lui et moi, seuls au milieu de la foule, dans la salle Casimir Périer, près d'une heure. Nous savions que nos amis étaient à l'Hôtel de Ville et qu'ils avaient réussi à remplacer les candidats de Delescluze et de Blanqui par un gouvernement composé des députés de Paris. Je me trouvais ainsi membre du gouvernement. J'en fus averti par un billet de Jules Favre. Je répondis au crayon, sur le même morceau de papier, que je félicitais mes amis de leur courage, mais que la première victoire était gagnée, qu'ils n'étaient maintenant que trop nombreux pour former un gouvernement, que je ne me croyais pas nécessaire et que je demandais la permission de rester à l'écart. Beaucoup des personnes qui s'étaient rapprochées de nous pour connaître le contenu de la dépêche et ma réponse me pressèrent d'accepter. Je ne cédai que sur un second billet de Jules Favre qui m'avertissait que Rochefort venait d'arriver porté en triomphe et ajoutait que je devenais nécessaire pour former une majorité de modérés. Je partis alors, après avoir donné une poignée de mains à Grévy, qui ne me dit que ce seul mot: " Je vous plains. "

Il fut lui même assailli les jours suivants, mais par nous. Nous voulions lui donner le ministère de la justice. Il refusa obstinément. Nous lui dîmes que nous comprenions et que nous approuvions l'abstention de ceux qui n'étaient pas nécessaires; mais qu'il l'était et que nous le réclamions à ce titre. Tout fut inutile. Nous avions parmi nous deux ministres de la justice, qui exercèrent ces fonctions l'un après l'autre. Cela ne nous consolait par du refus de Grévy. Sa présence parmi nous, nous aurait rallié dans la magistrature et le barreau bien des personnalités hésitantes. Il a eu jusqu'aux dernières années de sa vie le beau privilège d'inspirer de la confiance à ses adversaires.

Nous eûmes le regret de le voir partir. Quand nous sortîmes de prison cinq mois après, c'est à dire quand nous pûmes quitter Paris après cinq mois de siège, nous le retrouvâmes à Bordeaux. Il entra à l'Assemblée comme député du Jura, et tout aussitôt M Thiers, qui était déjà investi d'une sorte de dictature, pensa à lui pour la présidence de la Chambre. Ce fut le premier mot qu'il me dit quand les résultats des élections furent connus: " Mon président est tout trouvé. C'est M. Grévy ".

Il se trouva que c'était le sentiment de tout le monde, et même de la droite. Grévy a rencontré trois fois dans sa vie cette quasi unanimité. Il assuma cette grande tâche avec le plus grand calme, comme s'il n'en avait pas mesuré la difficulté. L'effarement est un sentiment qu'il n'a jamais connu.

Mais, si vous le voulez bien, je remettrai à une autre fois ce que j'ai à dire de sa présidence à Bordeaux et à Versailles.

JULES SIMON.

Echo de la plage:

—Allons! bébé, le soleil se couche: il faut faire comme lui.

—Où donc qu'il se couche, le soleil?

—Tu le vois bien: dans la mer.

—Il sait donc nager?

Querelle entre deux piliers de cercle:

—Vous êtes un porc épic! dit l'un.

—Monsieur, vous allez retirer ce mot!

—Je retire: épic; c'est tout ce que je puis faire pour vous.

—A la correctionnelle.

Le président au prévenu.— Lorsque l'agent vous a arrêté, vous étiez chaussé de bottes volées.

Le prévenu.—Non, monsieur le président, chaussé...e du Maine!

La Brosse a soulier Envolee

Je ne la regretterai pas. Une bouteille de
Wolff's ACME Blacking
est une éponge pour tenir mes souliers propres épargnent beaucoup de travail et le cuir du soulier.

D'une table en sapin faites une table en noyer.
D'une armoire de cuisine en peuplier, une armoire de chêne.
D'une berceuse en jonc, une berceuse en acajou.
Voyez ce que l'on peut faire avec une bouteille de
PIK-RON
TRY IT
LMETKO & CO., Agents Généraux pour le Canada, 138 rue King O., Toronto, Ont. (4)

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE